

Éditorial**L'animalité : rencontres philosophiques et littéraires aux confins de l'anthropologie****Augustin Dumont**

(FRS-FNRS/Université Saint-Louis – Bruxelles)

Isabelle Ost

(Université Saint-Louis – Bruxelles)

Dans un ouvrage récent, le philosophe et éthologue Dominique Lestel s'interrogeait sur la pertinence du concept d'animalité. Ce dernier, faisait-il ainsi valoir, « appartient à cette classe d'idées que nous définissons difficilement avec la rigueur espérée mais dont nous ne pouvons pas légitimement nous passer »¹. L'animalité n'est pas le nom d'une réponse à une question – un nom qui n'entraîne avec lui aucune définition toute faite. Ce concept est avant tout le nom d'une « idée » et, comme toutes les idées, celle-ci est d'abord problématique. Une telle idée a initialement germé dans l'esprit des êtres humains pour désigner, non pas tous les êtres vivants, mais une classe d'entre eux, dont les premiers se sont longtemps exceptés. D'où le malaise constant autour de cette notion, vouée à être floue : qu'ont donc en partage les êtres vivants, si l'animalité ne concerne qu'une partie d'entre eux ? Mais surtout : l'animalité n'est-elle pas le nom d'une hésitation secrète ? Aujourd'hui, bien sûr, le malaise semble s'être atténué. Les progrès pour ainsi dire sidérants de l'éthologie animale, tout au long du dernier demi-siècle, les avancées considérables en matière de zoologie et les profonds remaniements des perspectives philosophiques quant au rapport entre l'homme et l'animal peuvent donner l'impression d'avoir résolu la question. Du côté d'un néo-darwinisme conquérant, devenu lourdement idéologique, comme du côté d'une patiente et méticuleuse phénoménologie de l'animal, il ne viendrait plus à l'idée de personne de desceller de manière absolue l'humain de l'animal. À tel point d'ailleurs que l'animalité ne fait globalement pas partie des concepts les plus opératoires de ladite « philosophie de l'animal » qui se développe à présent dans de multiples directions.

On peut se demander alors si l'animalité n'est pas le nom de ce que l'on échoue à penser. En effet, si le problème de l'animalité – c'est-à-dire de l'unité problématique des vivants multicellulaires – travaille secrètement le penseur, celui-ci l'a souvent déclassé au profit de la question de l'animal. « Au fil du temps – note Lestel –, c'est moins l'animalité que l'animal qui retient l'attention du philosophe »². Il n'y a là rien de regrettable évidemment – comment pourrait-il en être autrement ? Penser l'animalité en faisant l'impasse sur l'animal n'aurait aucun sens. Toutefois, c'est de s'être concentrées sur la « bête », posée en vis-à-vis de l'humain, que les grandes métaphysiques ont été amenées, tout au long de l'histoire, à dissocier plutôt qu'à unir l'humain et les autres vivants, de manière souvent sommaire.

C'est pourquoi nous avons voulu poser ici la question de l'animalité plutôt que celle de l'animal, sans pour autant neutraliser d'aucune façon l'habituelle solidarité des deux interrogations. De cette façon, l'animalité pourrait peut-être jouer le rôle d'un dénominateur commun sans pour autant effacer les différences : on pourrait dire que, faute d'un meilleur concept, réfléchir sur l'animalité demeure la meilleure manière de penser ensemble l'humain et l'animal non humain, en évitant de les confondre ou de les assimiler purement et simplement. Cette dernière option est aujourd'hui à la mode : peu coûteuse, une telle solution

¹ D. LESTEL, *L'animalité. Essai sur le statut de l'humain*, Paris, Éditions de L'Herne, 2007, p. 8.

² *Ibid.*, p. 11.

prend simplement le contrepied de l'approche classique, strictement privative, de l'animal dans la tradition occidentale. C'était prévisible. Cependant, on peut se demander si l'on ne gagne pas à revenir – justement en interrogeant l'animalité – d'un seul et même coup aussi bien sur la rupture, longtemps absolutisée, substantialisée, de l'humain avec le monde animal, que sur la franche et sereine continuité, elle aussi fantasmée, souvent mise en avant aujourd'hui. L'objectif de la présente recherche collective est de proposer quelques linéaments d'un dépassement d'une telle opposition, dont la stricte binarité ne permet pas de répondre aux multiples questions posées par les différents mondes animaux et humains. Si l'animal ne peut plus apparaître à nos yeux, de manière extrêmement rudimentaire, comme ce vivant qui non seulement n'a rien de ce que possède l'humain (le langage, la culture, l'organisation politique, la spiritualité, le rire, le symbolique, le raisonnement etc.), mais en outre n'a rien d'autre à proposer à la place, l'humain de son côté est peut-être autre chose que ce vivant dont tous les traits distinctifs traditionnels seraient le simple prolongement, sans heurt et sans rupture, de l'animal.

Il nous importe, en d'autres termes, de revenir sur le caractère énigmatique de ce « quelque chose » capable de mettre en relation les vivants complexes les uns avec les autres tout en les coupant les uns des autres – la coupure fût-elle particulièrement marquée entre l'humain et les animaux non humains – et que nous appelons ici « animalité ». Il nous paraît essentiel, pour le dire encore autrement, de ne pas laisser le débat se refermer sur des oppositions souvent idéologiques ou liées à des partis pris épistémologiques rigides avant d'être motivées par la curiosité. Nous avons au fond souhaité nous laisser surprendre à nouveau, si l'on peut dire, par la complexité de l'humain *et* de l'animal, ou de l'animal humain *et* de l'animal non humain, suivant l'interprétation que l'on privilégiera. Notre réflexion se situe « aux confins de l'anthropologie » parce que nous pensons qu'il est impossible de ne pas poser la question de l'humanité en même temps que celle de l'animalité – pour des raisons aussi bien (et peut-être avant tout) épistémologiques qu'anthropologiques. Comme l'affirmait déjà avec finesse Pierre Guenancia,

16

OCTUBRE 2014

l'homme n'est jamais vraiment sûr d'être un homme. Pourquoi chercherait-il avec une telle obstination « la différence entre l'homme et l'animal », sinon pour donner au trouble sur son identité une issue objective et rassurante ? Or il est tout de même étrange que tant de différences, toutes plus spécifiques les unes que les autres, ne parviennent pourtant pas à l'assurer de son identité et à lui faire savoir ce que c'est qu'être un homme³.

Il n'est pas anodin que l'auteur de ces lignes soit le spécialiste réputé de Descartes – Descartes qui n'est plus cité, dans l'univers desdites « *Animal Studies* », qu'*a contra*, sur le mode privatif par lequel on a longtemps pensé l'animal, c'est-à-dire en tant qu'il est le philosophe dépourvu de toute compréhension de l'animal par excellence ! Ce n'est pas le lieu de rappeler ici – parce que Guenancia le fait bien mieux que nous – combien le thème de l'« animal-machine » appartient plus au cartésianisme qu'à Descartes lui-même, pour lequel il s'agissait avant tout d'une hypothèse de travail, somme toute très peu élaborée comparativement à ses autres travaux, et à propos de laquelle il ne cachait d'ailleurs pas ses propres doutes. Mais justement, à côté du problème de la nécessaire révision de notre héritage intellectuel, souvent limité à de simples contenus de thèse coupés de leur inscription dans un horizon de sens plus large – comme l'est l'animal dans l'expérimentation behavioriste ! –, il nous importe de repartir de ce que Descartes et la modernité après lui faisaient le mieux :

³ P. GUENANCIA, « Quelques doutes sur la différence entre l'homme et l'animal », in H-S. AFEISSA et J-B. JEANGÈNE VILMER (dir.), *Philosophie animale. Différence, responsabilité et communauté*, Paris, Vrin, 2010, p. 62-63.

douter. Ou du moins, il s'agit pour nous de réintroduire l'hésitation, de revenir à des hypothèses, d'« expérimenter » le rapport de l'humain et de l'animal (non humain), sur un plan théorique s'entend.

La priorité donnée à l'investigation spéculative explique aussi notre relative prudence devant les questions plus appliquées, souvent de nature bioéthique ou juridique, liées à l'animalité. La question des « droits des animaux », notamment, est devenue une question centrale, puisque l'animal est non seulement chassé, élevé et consommé par l'être humain, mais également « expérimenté » : enfermé, disséqué, contaminé, cloné, etc. Loin de nous l'idée de minimiser l'importance des débats naturellement suscités par ces questions sensibles. Nous avons toutefois souhaité prendre un certain recul par rapport à celles-ci et privilégier l'étonnement. Ce dernier n'est de toute façon jamais « gratuit » tant la manière avec laquelle nous inscrivons ou développons notre questionnement dans un cadre théorique oriente déjà, bien souvent, une appréhension plus appliquée des problèmes soulevés par la co-existence des hommes et des animaux (non humains). Il n'est du reste pas question de s'en tenir à un simple étonnement : revenir à la surprise de l'autre vivant, c'est accepter la déstabilisation et en même temps élaborer celle-ci de manière rigoureuse.

Parce qu'aucune discipline n'a le monopole de notre question, et parce que seul le foisonnement des perspectives est susceptible de dynamiser les débats, nous avons à dessein privilégié l'interdisciplinarité. La philosophie, les sciences littéraires, la psychanalyse, la biologie et l'éthologie entrecroisent leurs points de vue dans une enquête dont l'unité importe moins que la fécondité : seule la quête d'interprétations singulières bien étayées ou d'« expériences » de l'animalité nous anime. De la sorte, de nombreux aspects du problème peuvent se voir abordés différemment dans un même ensemble. Qu'il s'agisse de la sensibilité, de l'affectivité, du langage, de la vie fantasmatique et imaginaire, ou encore de la culture, aucun aspect de l'humain ne reste indifférent à la manière dont l'animal constitue un seuil instable et mouvant ou fait limite, redéfinissant constamment l'animalité en même temps que l'humanité. Mais s'il en est ainsi, les façons dont cette animalité vient d'elle-même se problématiser dans l'interprétation d'un texte de fiction, dans le discours phénoménologique ou herméneutique, dans l'observation éthologique ou dans la clinique, sont évidemment irréductibles les unes aux autres. Cette irréductibilité seule justifie le pari épistémologique de l'interdisciplinarité. Les différentes approches de l'animalité se comportent entre elles comme l'animal par rapport à l'humain : l'un est pour l'autre une limite externe comme interne, mais l'autre hors de soi tout autant qu'en soi est toujours ambivalent ; à la fois entrave ou risque, cette altérité est aussi fondement et libération. Lire ou relire notre problématique consiste d'abord à la rendre elle-même lisible, et tel est l'objectif du parcours que l'on propose : faire émerger la question anthropologique nécessairement sous-jacente à toute interrogation sur l'animalité, et faire émerger la question animale nécessairement sous-jacente à toute interrogation sur l'humain.

